



2. CES COIFFES ACHUAR, de la tribu amazonienne du même nom, ont nécessité un travail considérable et les plumes de nombreux toucans et d'aras. Elles étaient utilisées seulement au cours des fêtes rituelles.

■ LES AUTEURS



Valérie LÉCRIVAIN est anthropologue et vice-présidente de la Société des amis d'Alain Testart.

Geoffroy DE SAULIEU, archéologue, travaille à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), UMR 208.

pouvoir, que l'on peut parler avec Testart de sociétés sans richesse.

Cette forte opposition entre sociétés à richesse et sociétés sans richesse ne saurait laisser insensible l'archéologue, car elle nous parle de l'évolution même des sociétés humaines. Dès lors, il importe de se demander comment ces types de sociétés se différencient dans leurs traces archéologiques.

Testart a fait remarquer que les critères utilisés par les archéologues pour identifier la richesse ne sont pas ceux des ethnologues. Les archéologues se fondent en effet sur trois critères essentiels, mais insuffisants, afin de déterminer si un objet constitue une forme de richesse : la rareté de l'objet, le temps qu'a nécessité sa confection et le contexte de sa découverte. Expliquons.

La rareté d'un objet, due aux matériaux dont il est formé (or, pierre précieuse, etc.) ou à sa provenance lointaine, est généralement perçue en archéologie comme le signe de sa forte valeur. Un archéologue mettant au jour des biens exotiques tendra pour cette raison à les considérer comme précieux. Pour l'ethnologue, cette conclusion est trop rapide.

La tendance à collectionner graines, insectes colorés, bois, cailloux, minéraux... beaux et étonnants, bref à faire la collection des objets naturels remarquables, est un trait bien connu de l'être humain, constaté dans toutes les sociétés, depuis la lointaine préhistoire. Ce comportement suffit dans de nombreux cas à expliquer la présence étonnante d'un objet exotique parmi ceux recueillis par les fouilleurs. Ainsi, on a par exemple trouvé des outils paléolithiques taillés dans du silex jaspé chatoyant (silex proche du jaspe dans son apparence, donc remarquable) ou encore dans du cristal de roche ou des fossiles. Ces productions d'artisans paléolithiques ne sont pas sans rappeler l'habitude qu'avaient certains menuisiers d'autrefois de tailler le manche de leur outil préféré dans un bois précieux.

De même, les coquillages que trouvent souvent les archéologues ne sont pas forcément une forme archaïque de monnaie, ni même de biens d'échange. Ainsi, si les coquillages sont en effet de grande valeur pour les horticulteurs de Nouvelle-Guinée, ils n'en ont aucune chez les chasseurs-cueilleurs australiens, qui les apprécient pourtant beaucoup. Ces exemples montrent que la découverte d'un artefact rare ne signifie pas nécessairement que cet objet

ait été précieux et susceptible d'être thésaurisé, ni même qu'il ait constitué une forme de richesse.

Le temps de travail nécessaire pour confectionner un objet est le deuxième indice de richesse pris en considération par les archéologues. Pour autant, si un temps de confection important confère à l'objet un caractère remarquable, cela en fait-il une richesse ? Cet indice n'est ni universel, ni suffisant. Par exemple, la confection de très belles couronnes chez les Indiens d'Amazonie, telles les Achuar (une population jivaro du Pérou et de l'Équateur), nécessite plusieurs dizaines de toucans, dont seulement quelques plumes sont utilisées (voir la figure 2). Même si elles demandent un travail considérable et qu'elles sont très appréciées au sein de cette culture, ces couronnes n'ont jamais constitué une forme de richesse.

De même, si les archéologues calculaient le temps investi dans la sculpture des magnifiques proues des bateaux des Trobriandais, en Mélanésie, ils interpréteraient sûrement ces proues comme des signes de richesse. Or dans la société trobriandaise, le *nec plus ultra* de la richesse, ce ne sont pas les proues, mais des brassards et des colliers de coquillage assez frustes remis lors des cérémonies *kula*. Même dans les sociétés sans richesse, il peut exister de très beaux objets artisanaux. C'est sans doute dans cette catégorie qu'il faut classer les parures du Paléolithique supérieur européen (voir l'encadré page 76 et l'article de F. d'Errico et M. Vanhaeren page 78).

Archéologie funéraire

Le troisième indice de richesse pour les archéologues est le contexte de la découverte. Il est ainsi fréquent en archéologie de penser que les objets découverts dans une tombe s'y trouvent à cause de leur valeur bien supérieure à celle des objets abandonnés dans les dépotoirs. Ce paradigme entraîne des interprétations du type « mobilier funéraire faible ou peu différencié = société égalitaire ». Pourtant, de nombreux exemples invitent à la prudence.

Par exemple, dans les sociétés de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, la richesse jouait un rôle très important, de sorte qu'il y existait des gens très riches, d'autres très pauvres et même des esclaves. Pour autant, lorsqu'un richissime chef venait à mourir, seuls quelques objets personnels de peu de valeur l'accompagnaient dans

l'au-delà, et l'on ne plaçait pas dans la tombe les plaques de cuivre ouvragées qui, dans ces sociétés, constituaient le summum de la richesse. Ces plaques de cuivre étaient plutôt distribuées aux convives au cours des potlachs, des cérémonies funéraires hautement ostentatoires.

Ostentation, dépense et dépendance...

Ce dernier cas explique pourquoi, dans l'identification archéologique de la richesse, Testart a proposé de se laisser guider par l'ostentation. Les comportements ostentatoires sont bien connus en anthropologie sociale, où l'on fait souvent état de notions telles que la dépense ostentatoire, l'évergétisme (donations à une collectivité motivées par un esprit de civisme), les fêtes du mérite, etc. L'ostentation prend ainsi des formes différentes selon les sociétés. Elle s'observe lors des fêtes de village où sont échangés de nombreux biens de grande valeur, comme au cours du *kula* des habitants des îles Trobriand ou du potlatch des Amérindiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. En Asie et en

BIBLIOGRAPHIE

A. Testart, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Gallimard, 2012.

A. Testart et al., *Les esclaves des tombes néolithiques*, *Pour la Science* n° 396, octobre 2010.

H. Memel-Fotê, *L'esclavage dans les sociétés lignagères de la forêt ivoirienne (XVII^e-XX^e siècle)*, Cerap-IRD, 2007.

A. Testart, *Éléments de classification des sociétés*, Errance, 2005.

Indonésie, elle se rencontre plus particulièrement là où l'on érige des monuments tels que des mégalithes.

Testart a montré que la dépense ostentatoire est l'un des critères permettant de distinguer ce qu'il nomme le monde I, à savoir le monde sans richesse, du monde II, le monde marqué par la richesse (*voir l'encadré ci-dessous*). Le repérage de l'ostentation est crucial, car il indique de quelle façon la richesse circule. Que faire en effet de la richesse une fois que toutes les obligations sociales (telles que les paiements du mariage et des funérailles, les compensations pour meurtre) ont été accomplies ? Où placer ce surplus de richesse ? À quoi pourrait-il encore servir ?

Dans une société à richesse monétaire, comme la nôtre, il peut servir à acquérir toutes sortes de services et de biens, y compris des terres. Toutefois, comme nous l'avons déjà évoqué, ce n'est pas le cas dans la plupart des sociétés ethnographiées où tous leurs membres sont cultivateurs et où la division du travail est peu marquée. Il n'y est possible ni de convertir le surcroît de richesse en terres, ni de le convertir en moyens de production importants, lesquels

Un monde sans richesse, deux mondes à richesse

Selon l'existence de la richesse ou son absence dans les sociétés, Alain Testart décrit trois grandes catégories de sociétés qu'il qualifie de « mondes ». Le monde I est un monde sans richesse, constitué par les chasseurs-cueilleurs nomades (aborigènes d'Australie, San, etc.) et par certains horticulteurs, tels ceux d'Amazonie.

Ce monde sans richesse est tout en services et en droits personnels. Les mondes II et III comprennent uniquement des sociétés à richesse : le premier (monde II) se rencontre parmi les agriculteurs ou horticulteurs (Trobriandais, Naga...) et chasseurs-cueilleurs sédentaires stockeurs (Indiens de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, de Californie...); le second (monde III) correspond à divers empires anciens ainsi qu'aux sociétés des deux derniers siècles de l'histoire de l'humanité.

Dans le monde II, la richesse est instituée quand le détenteur d'une obligation sociale

(tel le père d'une jeune femme à marier) accepte de recevoir des produits matériels durables à la place du travail.

Dans ce monde, les paiements peuvent être exorbitants : chez les Nuer, au Soudan, le prix traditionnel de la fiancée était de 20 vaches, alors que le nombre de vaches par habitant était à peine supérieur à un lorsque l'ethnologue britannique Evan Evans-Pritchard étudia cette population (*Les Nuers*, 1937).

Ce versement est d'autant plus contraignant que l'époux doit fournir des biens qu'il ne



CE BERGER NUER surveille un troupeau de vaches, principale forme de richesse chez les Nuer.

peut ni fabriquer ni se procurer lui-même. Ces biens standardisés constituent une sorte de monnaie ou « quasi-monnaie ». Bien que la richesse permette de s'affranchir de certaines dépendances parentales, et soit d'une certaine manière un facteur de

liberté, elle est, presque en même temps, un facteur de dépendance économique : seul celui qui est suffisamment riche pour donner les biens lors de son mariage se trouve libéré ; les autres ne se marient pas, ou bien s'endettent auprès de plus riches.

© Kazuyoshi Nomachi/Corbis